

prompt et efficace secours, avant huit jours le dernier de nous sera mort ; mais que la volonté de Dieu et la vôtre, monsieur le duc, soient faites avant toute chose ; si le bien de la religion exige de nous ce sacrifice, nous l'accomplirons sans murmure et avec joie.

« Le dévoué serviteur de Votre Altesse, monsieur le duc de Rohan,

« Signé : COMTE D'ORVAL, gouverneur de cette tant malheureuse et piteuse ville de Montauban. »

Voici, messieurs, reprit le duc en repliant la lettre et la replaçant dans son portefeuille, ce que me font savoir nos amis ; ces nouvelles me sont arrivées ce matin même ; maintenant que pensez-vous que nous devons faire pour venir en aide à nos malheureux amis ? Je vous ai réunis en ce présent conseil de guerre afin de connaître votre opinion et de discuter avec vous des mesures qu'il nous convient de prendre.

— Monsieur le duc, répondit le comte du Luc, la situation est des plus graves. C'est à vous qui êtes notre chef, et dont les talents militaires et la grande expérience ne sauraient être mis en doute, à nous dire ce qu'il faut faire. Quels que soient les ordres que vous nous donnerez, nous les exécuterons avec tout le dévouement dont nous sommes capables.

— Je vous remercie, monsieur le comte, des éloges que vous m'adressez, mais avant de vous faire connaître quelles sont mes intentions, je désire savoir d'abord de quelle façon vous envisagez les faits qui se passent et l'importance qu'ils peuvent avoir sur les suites de la guerre. Veuillez donc, je vous prie, me dire ce que vous pensez de tout ceci.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur le duc, je vous donnerai donc mon avis franchement et loyalement. Je crois sincèrement que notre honneur de soldats et notre devoir d'hommes politiques chargés des intérêts de la religion, exigent impérieusement que nous fassions tous nos efforts pour venir en aide à nos coreligionnaires et conserver, quoi qu'il puisse nous en coûter, la ville de Montauban. Sans parler ici des sentiments d'honneur et de loyauté qui peuvent nous engager à ne pas abandonner nos amis, les intérêts de la religion exigent impérieusement que nous ne laissions pas le roi pénétrer dans cette ville, qui est pour nous la seule barrière que nous puissions élever contre les injustes prétentions du gouvernement et les insultes continuelles qu'il nous fait subir.

En effet, qu'arriverait-il, monsieur le duc, si nous avions le malheur de perdre cette place, la plus forte de toutes celles que nous possédons encore ? Sa chute entraînerait infailliblement celle de Montpellier, de Nîmes et des quelques autres villes que nous possédons encore. La religion subirait un échec dont il lui serait à l'avenir impossible de se relever ; elle serait à jamais perdue en France. Voilà, monsieur le duc, quel est mon avis sincère.

M. de Rohan remercia le comte avec un gracieux sourire, puis se tournant vers M. de Malauze :

— Et vous, monsieur, quel est votre avis ? lui demanda-t-il.

— Monsieur le duc, répondit M. de Malauze, je suis un soldat et non un orateur. Cependant, tout ce que vient de dire M. le comte du Luc de Mauvers me semble fort bien dit, je ne saurais trouver des meilleures raisons que les siennes ; je me range à son avis.

— Et vous, monsieur de Boyer ?

— Tel est aussi mon avis, monsieur le duc.

M. de Beaufort se leva alors, et saluant poliment le duc de Rohan :

— Permettez-moi, monsieur le duc, dit-il, de vous faire respectueusement observer que c'est perdre un temps précieux que prendre la peine de nous interroger. Nous partageons tous sans exception l'opinion si clairement et si noblement émise par notre ami et coreligionnaire M. le comte du Luc de Mauvers.

Tous les autres officiers inclinèrent affirmativement la tête du côté du duc de Rohan.

— Puisqu'il en est ainsi, messieurs, dit le duc avec un charmant sourire, la discussion ne saurait être longue, car moi aussi je partage complètement l'avis de monsieur le comte. Il y a donc unanimité dans le Conseil ; il ne nous reste plus maintenant qu'à aviser aux moyens les plus prompts pour faire entrer dans la ville le secours que nous demandent nos amis et la force que doit avoir ce secours. C'est donc de cela que nous allons nous occuper présentement.

— Quant à la force que doit avoir le secours, dit Olivier, vous seul, monsieur le duc, pouvez savoir de combien d'hommes il vous est permis de disposer, car ce secours doit avant tout être important et amener, si cela est possible, des résultats décisifs.

— En effet, dit le duc, le siège ne saurait plus longtemps durer ; l'hiver arrive à grands pas ; il faut que nous ayons contraint, avant qu'il n'éclate, les troupes royales à regagner leurs quartiers. Les forces dont il m'est permis de disposer ne sont pas très-grandes, à la vérité, mais je les crois suffisantes pour le but que nous nous proposons ; le secours se composera de onze enseignes de gens de pied, c'est-à-dire environ onze cents hommes sous les ordres immédiats de M. de Beaufort, ayant comme lieutenant M. le comte du Luc de Mauvers.

— Merci, monsieur, répondit le comte ; vous ne pouviez me faire une faveur que j'ambitionnasse davantage.

— Nous attendons vos instructions, monsieur le duc, ajouta M. de Beaufort.

— Les troupes se réuniront ici ; elles se dirigeront sur Saint-Antonin, où, après s'être ravitaillées, elles pousseront résolument en avant pour se jeter dans Montauban ; mais deux routes existent pour aller de Saint-Antonin à Montauban. La première passe à travers la forêt de Grésine, et, bien qu'étant un peu plus longue que la seconde, elle est cependant de beaucoup préférable pour l'infanterie à cause des abris et des embuscades qu'elle peut lui fournir. L'autre route est découverte, plus directe, à la vérité, mais toujours en plaine.

— Si vous me le permettez, monsieur le duc, je prendrai cette seconde route, par cela même qu'elle est la plus dangereuse. Si les troupes royales ont connaissance du secours que nous voulons jeter dans Montauban, il est évident qu'ils s'embusqueront dans la forêt de Grésine pour nous y surprendre, ne nous supposant pas, assez fous pour tenter une surprise en marchant à découvert et par la voie la plus dangereuse.

— Vous agirez comme il vous plaira, mon cher de Beaufort ; vous êtes un vieux soldat et vous avez l'expérience des coups de main ; il faut avant tout arriver promptement ; pourvu que la moitié des troupes que vous commandez entre dans la ville, cela sera suffisant. Sur ce, messieurs, maintenant que tout est bien convenu, il ne nous reste plus qu'à mettre notre confiance en Dieu, qui nous voit et qui nous juge, et agir en gens de cœur. Je me charge d'informer au plus vite M. de La Force et d'Orval des secours que je leur envoie.

Le conseil se sépara alors, et chacun se rendit dans ses quartiers pour préparer l'expédition.

Le soir même, l'estimable Du Taillis partit pour Montauban avec la réponse du duc de Rohan et un sauf-conduit.